

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue de la Caserne n. 24.

HONNEUR ET PATRIE ?

PRIX

de

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On s'inscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et auz, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

L'ABONNEMENT
3 patacons par mois

ALMANACH FRANÇAIS.

Dimanche 1er.—Combat de Denitrow (Russie) par le général Nezon. (1812.)

FRANCE.

Paris 28 juin.

SEANCE DE LA CHAMBRE.

Nous appelons la plus sérieuse attention de l'opinion publique sur le discours très remarquable prononcé aujourd'hui dans la séance, par le général Subervic, sur les fortifications de Paris. Personne ne peut dire que ce brave général ne soit par conséquent dans une telle matière. Il a fait ses preuves avec tous les grands capitaines de l'empire et avec leur maître à tous, Napoléon. C'est sur les champs de bataille et non dans les anti-chambres qu'il est arrivé aux plus hauts emplois militaires, et il est encore aujourd'hui ce que l'on a appelé l'ancien lieutenant général. En outre le général Subervic ne parle pas seulement ici au nom de sa propre autorité déjà si respectable. En rapport avec tous les officiers généraux ses vieux camarades, c'est le résultat de ses conversations avec eux le résultat de leur commune opinion, qu'il a exprimé à la tribune. Et en effet, nous voudrions que la chambre pût former un grand jury de tous les militaires indépendans et éclairés qui sont citoyens avant d'être courtisans, dévoués à la France avant de l'être au ministère; nous affirmons qu'il en sortirait unanimement cette déclaration qu'a fait entendre l'honorable général Subervic et qui aura un grand retentissement dans la France: "Les fortifications de Paris sont la plus grande folie de siècle."

Nous n'hésitons pas à le dire: le maréchal Soult, pour sa complicité et sa part dans cette œuvre funeste, sera rigoureusement jugé par la postérité; car il agissait contre sa conscience et avec une connaissance complète du mal qu'il faisait au pays. Quant à M. Thiers, dont le général Subervic a si bien caractérisé la conduite et les indignes cravatages dans cette immense affaire, nous sommes convaincus qu'elle pèsera terriblement sur tout son avenir politique. La vérité commence déjà à se faire jour.

FEUILLETON.

LE MATELOT, OU LA CROIX DE NACRE.

(Suite.)

M. Olivier (c'était le nom du protecteur de Robert) lui parla le même soir de ses nombreuses plantations, de sa fortune, et le lendemain il l'associa à ses travaux en lui donnant la conduite d'une habitation.

Chaque jour, depuis ce moment, Robert s'informait si les vaisseaux anglais étaient arrivés à Sérate, car le souvenir de Marie était toujours présent à sa pensée; mais soit que les bâtimens fussent contrariés par des tempêtes, soit que le départ eût été retardé, on ne recevait aucune nouvelle de l'expédition.

Le jour même de Robert avait quitté la France à la suite de mauvais succès, et était passé dans l'Inde avec quelques débris de sa fortune, afin de réparer ses malheurs et s'en faire plus tard à des héritiers qu'il avait laissés

L'opinion publique, en partie égarée pendant quelques quelques instans, ouvre les yeux sur les dangers de toute espèce de cette instructive conception. La ténacité et l'expérience sont destinés à coup sur à imprimer à ce mouvement un élan général devant lequel M. Thiers lui-même sera forcé de ployer, malgré son assurance.

La gauche trompée par ses manœuvres et ses carences, la gauche auprès de laquelle M. Thiers s'en a fait sollicitant de chaque député son vote pour cette loi, comme un service personnel, la gauche, en résultat, entrevoit en frémissant le piège où on l'a entraînée; et nous avançons sans crainte que si la loi éait en délibération, l'opposition entière la rejetterait maintenant. Malheureusement, la doctrine des faits accomplis y possède encore du prestige. Sans cela, elle imiterait l'exemple du général Subervic; elle repousserait systématiquement tous les crédits destinés à compléter une œuvre encore plus désastreuse et menaçante pour l'indépendance nationale que pour la liberté intérieure.

Quant à nous, notre rôle est tracé. Nos convictions sont plus profondes, nos alarmes plus grandes que jamais. Nous serons fidèles à notre devoir et à nos engagements. Nous avons dit que nous ne consentirions de combattre les fortifications de Paris; commencées, que nous en demanderions la suspension; terminées, que nous en demanderions la démolition. Nous regardons cette persévérance comme une obligation contractée par tous les bons citoyens envers la patrie, et nous l'emporterons, s'il est vrai qu'en France, la raison finit toujours par avoir raison.

Dés à présent, comme nous l'avons dit, l'opposition doit réclamer contre les menaces des bastilles une garantie immédiate. Il faut qu'elles ne puissent être armées ni pourvues d'artillerie, sous quelque prétexte que ce soit, que lors le cas d'une déclaration de guerre. C'est le premier point à débattre et à exiger. Sous ce rapport, si l'opposition n'était pas unanime, la conduite des défectionnaires deviendrait ou inexplicable ou trop claire. La paix à tout prix n'attaquera certainement pas l'Europe. L'Europe ne songe pas davantage à l'attaquer. Deux mille canons braqués autour de Paris ne pourraient donc servir qu'à augmenter, par les frais énormes de l'armement, le chiffre du déficit, et en même temps à donner un point

en litige. Ses opérations avaient pris, et il se trouvait, à l'époque où Robert prit la gestion d'une partie de ses terres, possesseur d'un revenu de 20000 roupies (50000 fr.)

A quelques mois de là, après une journée laborieusement employée à visiter ses plantations, M. Olivier se sentit tout à coup indisposé, et cette affection subite s'aggrava pendant la nuit par la pensée qu'il avait de succomber à la première maladie qu'il ferait, sa santé n'ayant jamais été altérée un seul instant depuis qu'il était dans l'Inde.

Le lendemain, son état devint inquiétant, et sur le soir, malgré tous les soins qui lui furent prodigués, M. Olivier sentit qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre.

Pendant toutes les phases de cette prompte maladie, Robert n'avait pas quitté le chevet du lit de son bienfaiteur, dont il ne soupçonnait pas la fin prochaine.

— Ecoute, Robert, lui dit le maribud, qui, d'un signe, avait écarté ses domestiques. Tu as depuis peu, il est vrai, partagé mes travaux; mais j'ai reconnu en toi de l'intelligence, de l'honneur, de la religion, et je veux à ce moment éprouver si tu es capable de quelque chose pour toi, en te confiant une

d'appui à toutes les entreprises violentes ou inconstitutionnelles.

Et néanmoins, si la chambre était sage, elle couperait immédiatement le mal dans sa racine; elle ne prendrait point sa part de responsabilité dans le vote d'une autre législature; elle obligerait le gouvernement à renoncer à cette œuvre de folie qui, selon l'expression du général Subervic, enfantera beaucoup d'autres folies. On y gagnerait les millions par centaines que ces travaux sont destinés à nous coûter encore; on y gagnerait l'entretien dispendieux de toutes ces murailles et de l'armée qui doit les garder; on y gagnerait enfin la retour, infaillible tôt ou tard, aux règles du bon sens politique et militaire; car le maréchal Soult l'a dit: il s'agit de toute une révolution dans notre système défensif, c'est à dire il s'agit de changer toutes les conditions stratégiques de la guerre défensive. Est-ce une entreprise dont les conséquences et les dangers ne doivent pas faire frémir tous les hommes raisonnables, et lorsque le ministre est venu faire cette révélation à la chambre, pensait-elle que les fortifications de Paris continuent des conséquences de cette nature? Elles en contiennent bien d'autres: on les verra plus tard.

(Commerce.)

MONTEVIDEO.

30 septembre 1843.

On lit dans le Journal de Comercio du 21 septembre:

Le 15, jour anniversaire de la saint Napoléon, ses admirateurs et quelques vieux vétérans en uniforme impérial ont été visiter la colonne de la place Vendôme et, après avoir déposé des couronnes à sa base, ils se rendirent aux invalides pour rendre hommage à son tombeau.

Le Moniteur annonce que par décision royale en date du 4 courant, le prince de Join-

mission importante dont je te serai reconnaissant.

— Mais votre état n'est pas désespéré, s'écria Robert.
— Je ne m'abuse pas, dit l'honnête planteur; seulement écoutez-moi.

— Je me souviens, reprit Robert en contrainant son émotion.

— Tu sauras, ajouta Olivier, que je suis né à La Rochelle....

— A La Rochelle!... répliqua le marin d'une voix qui partait du cœur.

— Oui, mon jeune ami, et comme je dois réparer les maux que j'ai causés avant mon départ, je te charge de la répartition d'une somme de soixante mille francs que tu fera d'après les notes que voici, et dont tu ne prendras connaissance qu'à ton arrivée dans le pays.

— Mais monsieur, s'écria Robert, je suis aussi de....

— Je n'achèverai pas, si tu m'interromps, car je sens la mort qui s'approche.

— Mon Dieu! dit le jeune homme, je ne suis....

— J'ai encore un secret à te confier, mon cher Robert;

ville était autorisé à assister au conseil de l'amirauté et avait voix délibérative dans ses sessions.

Le Siècle dit que le gouvernement général de l'Algérie allait être confié à M. le duc d'Aumale, le prince aura à ses ordres un commandant supérieur des troupes et un commandant civil, et prendra le titre de vice-roi de l'Algérie.

Son extrême jeunesse étant encore un obstacle pour l'assujétir à une aussi grande charge.

Le maréchal Bugeaud, commandant général de la province de Constantine, étant encore nécessaire à la France, laissera son commandement, dans lequel il sera remplacé par un lieutenant général, d'idées plus conciliatrices que celles du maréchal et plus en faveur à la nouvelle dynastie.

La nouvelle que nous reproduisons sur la question du blocus reconnu par le Brésil, n'a fait que nous étonner sans nous décourager. Nous avons dit que nous ne comptions sur l'intervention ni de la France, ni de l'Angleterre ni du Brésil; pour vaincre nos ennemis et sortir victorieux de la lutte, nous le répétons! Si l'une de ces puissances fut intervenue en faveur de notre cause, elle n'eût fait qu'abréger nos maux et nos efforts, aucune ne l'a fait, nous nous en passerons. Nous ne sommes pas encore vaincus, peut-être les cabinets étrangers reviendront-ils sur ce qu'ils ont fait; en attendant soyons calmes et unis, redoublons de courage et cet ennemi qui tremble devant nos armes, ne franchira jamais les murs de cette capitale.

À mon arrivée ici, j'ai cru devoir changer de nom, dans la crainte que quelque créancier intraitable ne vint, à lui seul, entraver les bonnes intentions que j'avais pour tous... Mon nom de famille est Renaud....

—Renaud, dites vous, monsieur? Mais c'est aussi le nom de Mar....

—De grâce, laissez-moi achever, où j'emporterai mon secret dans la tombe.

—Oh! parlez, parlez, ajouta Robert, dont l'exaltation tenait du délire.

—J'avais un frère dont je compromis la fortune dans des opérations commerciales; il s'embarqua après cet échec, et périt dans un naufrage, laissant une fille au berceau, et de laquelle je fus le parrain....

—Mais cette enfant, monsieur, cette jeune personne aujourd'hui.... c'est Marie.

—Marie, dit-il, Robert?

—Oui, Marie, ma fiancée à la face du ciel.... celle qui m'avait remis une croix de nacre que je portais sur mon cœur, et qui m'a été soustraite dans la traversée.

—Une croix que je lui avais donnée, où se trouvait un chiffre qui était le sien? dit le mourant, dont les yeux reprurent en instant toute leur vivacité, mais je l'ai retrouvée sur le cadavre d'un naufragé.

—Et vous la possédez?...

—La voici.

En même temps Renaud déposa entre les mains de Robert un papier soigneusement plié, dans lequel se trouvait la précieuse amulette que celui-ci couvrit aussitôt de baisers.

—Il s'agit maintenant de réparer mes torts.... Robert, épouserez Marie, puisqu'elle t'aime; ma fortune est un dot.

Robert ne pouvait croire à ce qu'il entendait; c'était

Le temps nous manquant pour donner à nos lecteurs la traduction de la proclamation ci-dessous, nous la leur livrons en Espagnol, avec promesse de leur en donner la traduction en Français, sur notre prochain numéro.

EL GOBIERNO DE LA REPUBLICA AL EJERCITO Y POBLACION DE LA CAPITAL.

El gobierno de la verdad a sus conciudadanos y a sus generosos auxiliares. No quiere que los enemigos de la República los sorprendan con falsas ó exageradas noticias. Está seguro de su decisión y de que en todos ellos hay el convencimiento de la justicia de la causa que defienden y la fe en su victoria.

El gobierno apoyado en antecedentes y datos respetables, esperaba de un momento á otro la decisión mas franca é inmediata del gobierno de S. M. I. á entrar con mano armada en esta guerra para detener al usurpador. Hemos en su conquista para impedirle esa acumulación de poder horrible y escandaloso que es un insulto á la civilización Americana. Todo concurría para deridir al Imperio á resolución tan gloriosa: tratados solemnes, intereses actuales de gran valia, graves consideraciones de porvenir político. Pero el gobierno de S. M. I. sin desconocer lo que le aconsejaba, su situación, no ha mirado este negocio con la urgencia que el requiere, que deseábamos y que exigen los sucesos que se desarrollan con rapidez. Al mismo tiempo que ha iniciado importantes reclamaciones sobre la independencia de esta República y la suite de sus defensas, ha querido dar á Rosas una prueba de su moderación, y de que lo cree capaz de ceder á consideraciones de justicia, de razon y de necesidad. Con este fin se ha uniformado á lo que he n resuelto la Inglaterra y la Francia sobre el bloqueo de Caracas, que intenta imponer Rosas á este puerto, única hostilidad de esta clase, que contra él se lo ha reconocido, sin ni aun dejarle su inmediata ejecución.

El gobierno tiene fundadas esperanzas de que los ministros de S. M. I. reconocerán muy pronto, que el tiempo que tardan en emplear la fuerza contra Rosas, es una peligrosa concesión que lo hacen, y que para combatirlo no deben esperar á que tope con su tea de destrucción y anarquía las fronteras brasileras. Pero no hay duda que la situación política, aunque invariable en el fondo, no es en la práctica la misma con que se contaba, y que el gobierno

pour lui un songe doré qui allait craser avec le réveil.

—Tu rendras ma nièce heureuse, ajouta Renaud.... C'est à cette condition.

Et la voix expira sur ses lèvres, il ne put achever, et tendant une main défaillante à son ami, il lui fit un éternel adieu dans un dernier sursis.

Robert fit rendre avec pompe les honneurs funèbres à son protecteur, et quelque temps après, lorsque la fortune de Renaud fut réalisée, il partit pour Surata, après avoir été remercié le vieux médecin qui l'avait racheté à la mort.

Pendant ce temps, l'expédition si long temps attendue arriva, mais Robert n'en profita point, car la fortune dont il était détenteur lui permettait de nolisier un vaisseau et de partir comme armateur avec une riche cargaison. Il affréta donc un bâtiment et s'embarqua après avoir fait d'insérer en grand, sur son pavillon de reconnaissance, la croix de nacre, qui, aux yeux de Marie, pensait-il, devait être le signal de son arrivée.

Le voyage de ses compagnons naufragés s'était effectué sans accident, et comme Robert l'avait prévu, le bruit prématuré de sa mort était arrivé jusqu'à la malheureuse qui l'aimait si tendrement: sa raison en avait été altérée et chaque jour elle se rendait sur le rivage, les yeux fixés vers l'entrée de la rade, dans une sainte prière, elle demandait à Dieu un bien sur lequel tout semblait lui dire de ne plus compter.

La santé de Mme Renaud s'était aussi affaiblie; les douleurs de sa fille avait été les siennes, et son mal s'accroissait chaque jour en s'ageant qu'elle laisserait sans appui, sans guide dans le monde, cette chère Marie, seul trésor qui lui fut resté de tous ceux qu'elle avait perdus.

Un matin que, selon son habitude, Marie se rendait à la jetée du Mail, la tour signala un navire dont le pavillon de

debo manifestar con franqueza al ejército y la población lo que a-bro ella piensa.

Siete mil ciudadanos soldados, regidos por el ilustre vencedor de Caaguazú, que defienden sus hogares, sus familias y sus villas, que tienen á pocas leguas en su mismo territorio un ejército no menos fuerte y decidido, compuesto de la flor de la nación, y mandado por un guerrero hábil, valiente y afortunado, que en este momento desenvuelve operaciones decisivas de la suerte del ejército invasor; no pueden perder nada de su calma, porque un suceso diplomático no haya venido tan completo como se deseaba. Ocho meses que se han bastado á sí mismos en la mejor prueba de que no necesitarán de ageno auxilio para sostenerse imperturbables en el puesto del honor, los pocos dias necesarios para que la victoria premio su bizarra constancia.

Hablar á Montevideo de penurias cuando otras veces las ha sufrido años enteros, por banderas que no eran las suyas, y que la fuerza le imponía, sería insultar á su pundonor y la fama de sus recuerdos, pero nadie se imaginará que el bloqueo de Caracas, puede causar penurias en una ciudad tan abundantemente provista como Montevideo, y que tiene abierto su puerto para recibir todas las otras especies de viveres que necesita.

Solo, pues, el gobierno habrá á sus conciudadanos y auxiliares para recordarles que con el fiero enemigo que tienen al frente no puede haber ni inteligencia ni convenio, porque el no se aviene á ningun otro que el deguello de los que le doblan la garganta; porque él, en fin, no cumple los pactos y no sabe bien que nada de lo que existe en el Rio de la Plata es capaz de impedirle respeto ni de ensancharle humanidad. Es para nosotros una ley de conservación pelear y vencer. La muerte ó la fuga es lo que Osibe y Rosas nos ofrecen. Pero somos demasiado fuertes y numerosos para entregar nuestras cabezas al pibulo ó para arrastrarnos con nuestras familias á tierras remotas y extranjeras, fugitivos de la patria, como una tribu errante.

Mas seguro es que pereceremos, mas cierto es que triunfaremos. ¿Es capaz nuestro enemigo de atacarnos y vencernos? ¿Hay alguno que se imagine por un momento que el puede superar nuestros fuertes y trincheras? No, ese enemigo fiero, tan impacable que nunca olvida la ofensa que recibió, nada podrá contra nosotros si un espíritu de irracional desconfianza, de indigna debilidad no conerva nuestros corazones.

reconnaissance était inconnu, mais qui cependant portait en tête de mât nos couleurs nationales. Cette singularité, interprétée par le capitaine de port et les pilotes, excita plus vivement l'attention de Marie, qui entendit plusieurs fois répéter que le bâtiment n'appartenait pas à un armateur de la ville, qu'un ignorant sa consignation, et qu'il ne se trouvait pas dans la tactique des signaux un guidon qui portait une croix au milieu.

Oh! c'est alors que Marie sentit son cœur bondir avec force, et qu'une révélation divine vint lui apprendre que tout espoir de bonheur n'était pas éteint pour elle;... inquiète, tremblante, éperdue, elle cherche à voir des yeux ce que les autres ont aperçu avec le secours des lunettes d'approche, mais sa vue est couverte d'un voile, un nuage épais semble exister entre elle et le navire qui s'avance... Ses veines se gonflent, sa respiration est entrecoupée, et lorsque, dans une trêve à ces combats de l'âme, elle distingue dans l'espace le simulacre du talisman qu'elle a donné, ses forces l'abandonnent, l'agonie succède au délire, et la pauvre fille tombe sur le rivage en prostrant le nom de son bien-aimé.

C'était en effet le vaisseau de l'Inde qui entrait au mouillage, pendant que Robert, l'œil fixé sur la plage et sur le groupe que ce spectacle attirait, par une sympathie qui n'appartient qu'à l'amour, avait deviné la scène qui venait de se passer.

Le nouvel armateur ne descendit point à terre, il y vola, et dans un baiser bien pur, sa fiancée fut rendue à la vie.

Après l'accomplissement des derniers vœux de M. Renaud, le mariage des deux amans fut célébré au milieu des acclamations de toute la ville; la bonne mère recouvra la santé, et le bonheur, qui semblait avoir fui pour toujours la modeste habitation de Marie, en fut pendant de longues années le commensal le plus assidu.

El gobierno que conoca á sus compatriotas y amigos cuenta con su valor y va á ponerlo á prueba. El por su parte se podrá competentemente al nivel de su nueva situación. Fuera y dentro de esta ciudad se sentirá muy pronto la acción vigorosa, interesante, extraordinaria de su firme voluntad de anadar á sus enemigos. Cada uno de los hombres de libertad que estan en armas cumplen con las inspiraciones de su deber y de su honor, que el gobierno promete harcela bien digno de los que derraman su sangre por esta tierra.—Puedo asegurar que nunca ha contado mas seguramente con el triunfo.

Circunstancias mas criticas que las actuales existian cuando el actual gobierno se organizó. Hizo entonces propósito de defender la República, de salvar su independencia, de librar hasta morir en el pólvora las frentes de los sangrientos esclavos de Rosas. Hoy tiene la misma resolución, las mismas esperanzas. Es hoy como entonces su invariable lema:—victoria á todo trance.

Montevideo, 30 de Septiembre de 1843.

JOAQUIN SUAREZ.

Santiago Varquez.

Melchor Pacheco y Obes.

José de Bejar.

NOUVELLES DIVERSES.

Nous trouvons dans le dernier numéro du journal hebdomadaire [Wochenblatt], de Kœthen, capitale du duché d'Anhalt-Kœthen, une annonce signée: Marie Huelstor, accoucheuse, et qui est conçue en ces termes:

« La maison d'accouchement que, avec l'autorisation du gouvernement, j'ai fondée l'année dernière, spécialement et exclusivement pour les demoiselles non mariées des classes élevées (nous traduisons littéralement), a obtenu un succès bien au delà de mon attente.

« Le nombre des jeunes personnes, tant de cette ville que des environs immédiats, qui continuellement demandent à y entrer, s'est accru tellement, que pour donner à cet établissement, qui satisfait au besoin pressant, toute l'attention qu'il réclame, j'en suis décidée à le transférer prochainement dans une grande maison, que je viens d'acheter à cet effet, où il y aura beaucoup plus de chambres de pensionnaires qu'en l'ancienne.

« Doré avant, comme par le passé, les demoiselles qui veulent bien m'honorer de leur confiance pourront continuer sur le secret le plus inviolable, quant à tout ce qui les concernerait.

La Gazette des Tribunaux, qui reproduit cette traduction, la fait suivre des observations suivantes:

« L'autorisation donnée par le gouvernement du duché d'Anhalt-Kœthen à la formation d'un tel établissement, dans le but spécial et exclusif dont il s'agit, le besoin d'agrandissement qu'éprouve cet établissement dont l'activité au dire même de l'annonce, se borne à la petite ville de Kœthen et à ses environs immédiats, pourrait donner une idée de l'état des moeurs dans les innombrables petits états de l'Allemagne, qui, par l'exiguïté de leur territoire, et censés comme ils le sont de tous par les douanes des autres états, s'ont privés de tout commerce et de toute industrie, et plongés dans une telle misère, que leurs souverains, pour subvenir à leurs dépenses personnelles, sont souvent obligés d'aller occuper des emplois subalternes au service des gouvernements étrangers.

—Le Sea donan des détails sur l'occupation des îles Sandwich par l'escadre de l'amiral Pawlett.

Il paraît que certaines réclamations ayant été faites au gouvernement des îles Sandwich, par l'amiral, en faveur des sujets anglais, sans que ce gouvernement ait pu y donner satisfaction, le souverain de ces îles a proposé à sir Powlett de transmettre la possession de ses domaines à la reine d'Angleterre. L'amiral anglais, entraîné sans doute par l'exemple de la France, dans les îles du Sud a accepté la même condition tellement, en faisant bien savoir qu'il agissait sans instructions.

Il paraît que ces îles ne seront pas annexées aux possessions anglaises, et qu'elles seront rendues au souverain.

—Les correspondances particulières de Rio-Janciro ne font pas espérer un prompt ni un favorable résultat de la mission spéciale de M. Arango en Angleterre, pour négocier le renouvellement d'un traité de commerce. On assure qu'il ne faut pas faire de fonds sur les déclarations de M. Carneiro Leão, ministre des affaires étrangères, à Rio. Il appartient au parti de l'escaavage, vis à vis duquel un tel traité ne serait pas populaire. M. Arango est un protégé du ministre, il est possédé d'une sorte de franc-maçonnerie; il a une prédilection exclusive pour tout ce qui est français, et il est de l'école dite de Jeune France.

À Rio, l'on n'est pas très enchanté de la diplomatie française dans l'affaire du mariage du prince de Joinville. Le gouvernement n'a pas envoyé à M. de Langsdorff les lettres de créance d'un ambassadeur ad hoc, ce qui est un peu sans cérémonie. Mais le mariage servira les intérêts de la France au Brésil, aux dépens des intérêts anglais.

Le bruit courait que le gouvernement brésilien avait en vue la cession de quatre lieues de territoire, dans l'île de St. Catherine, pour intéresser la France à défendre cette île contre l'Angleterre qui, dit-on, a le projet de s'en emparer en cas de rupture avec le Brésil. On n'attachait pas une grande importance à cette rumeur.

Le douaire de la princesse Françoise a été de 750 contos de reis, valant au change de 43 253, 135,625 liv. st. (3,300,625 fr.) Cette somme a été fixée par la loi du 29 septembre 1840. Les 100 contos de plus, non pour les épousées, mais pour le trousseau, devaient être calculés au change du jour ou 23 à 26 d.

(Journal de Havre.)

VARIÉTÉS.

PHYSIOLOGIE DE L'ÉTUDIANT.

CHAPITRE XI.

Les plaisirs d'été.

(Suite.)

Riez tant que vous voudrez, mais il n'en est pas moins vrai que la grisette est très-sensible aux beautés de la nature et aux joirs purs que procurent la contemplation des petites feuilles vertes, l'audition des petits rossignols, — et la consommation des gros melons.

Dès qu'avril vient ouvrir les boutons de violettes et fermer les bals du Prado, l'étudiante éprouve l'irrésistible besoin d'aller à Méromancy et autres lieux où l'on trouve peu de rossignols mais beaucoup d'ânes: — animaux qui du reste leur sont bien préférables pour les cavalcades.

La grisette affectionne donc les merveilles de la nature, mais c'est surtout lorsque ces merveilles se manifestent sous la forme de magnifiques cerises, de superbes radis et de monstrueuses groscilles; — le tout cueilli, non épluché, et dévoré sur pied.

Une fois qu'on s'est livré à ces premiers divertissements champêtres et potagers, on songe aux plaisirs de l'équitation, avec ou sans calégon, — attendu que les ânes ont généralement la vue basse, — et si la chute a pour témoin un simple mortel à deux pieds, tant pis... si ses regards sont blessés.

Du reste, les âniers de Montromancy et de Boulogne ne manquent jamais de vanter toutes les qualités physiques et morales de leurs quadrupèdes; — c'est vraiment un panégyrique qui serait capable de faire rougir l'espèce humaine, — et l'ânier finit toujours par dire que son coursier, qui primitivement était né pour être moulu, n'a peur d'absolument rien, — excepté des chiens, des pistolets et des poteaux.

En outre, ces mêmes âniers, qui ont toute l'astuce des plus grands diplomates, ont divisé les ânes en deux classes, suivant qu'on désire en louer à l'heure ou à la course.

Les ânes qui vont à l'heure sont tous paralysés et font une demi-lieue en deux heures, de sorte qu'ils rapportent beaucoup à leur bourgeois.

Quant aux ânes pris à la course, ils sont excessivement nerveux et, au bout de cinq minutes de course, ils se brouillent tout à fait avec leur voyageur, et, sans le

moindre propos, le laissent au milieu du chemin, — à moins que ce ne soit au fond d'une mare.

Puis l'animal, plein d'intelligence (nous parlons de l'âne), revient à son domicile; et c'est ainsi que dans l'espace d'une heure on le loue souvent pour trois ou quatre parties de plaisir.

Mais tout cela n'empêche pas que les promenades à âne ne soient une délicieuse chose quand on est amoureux; car cela aide puissamment à faire connaissance avec la beauté que l'on escorte d'abord, et que l'on ramène ensuite.

Après la cavalcade à âne, le plus grand plaisir des parties de campagne consiste dans le repas sur l'herbe, ou sur la prairie, à défaut d'herbe, — ce qui arrive très-souvent, à moins qu'on ne prenne la peine d'aller à quinze lieues de Paris.

Règle générale: toutes les fois que, dans un dîner sur l'herbe (on permet à les appeler ainsi,) on compte sur le plat qui doit apporter chaque convive, il arrive invariablement que la surprise consiste toujours dans un pâté de veau froid. — Autant de têtes, autant de pâtés. — On est surpris, mais désagréablement.

Aussi la grisette la plus cuisinière de la société propose-t-elle de varier l'uniformité de ces divers services par une entrée de salade que l'on ne procure tant bien que mal chez le premier villageois venu, — moins l'huile et le vinaigre; — mais en a de soi, beaucoup de sel.

Enfin, on court dans cinq ou six autres endroits, où parvient à trouver à peu près les autres accessoires de rigueur: — que disons-nous! — au milieu du repas, on trouve même des accessoires qui ne sont pas de rigueur; car, en mangeant de cette fameuse salade, il est rare qu'on ne sente pas croquer sous les dents quelque chose d'hétérogène.

Les uns disent: Que diable est-ce que je sens-là! — Les autres: Tiens! — c'est un croûton!

Enfin des convives ne disent rien du tout, mais se mettent à fouiller dans la salade, et découvrent... des hannetons! — Surprise générale. — Tableau!

Après cela, mon Dieu! il n'y a pas de quoi s'effrayer outre mesure, — le hanneton n'est pas mauvais pour l'estomac, — à moins qu'on n'en fasse abus et qu'on n'en consume immodérément.

Ce qui n'empêche pas que la société se prive d'achever une salade ainsi émaillée de hannetons, et se hâte de prendre un cocoo pour revenir à Paris, où l'on fut tant que l'on veut des festins de Balthazar à quarante sous par tête. — Et si l'on tient à être encore mieux servi, on n'a qu'à y joindre un supplément de dix francs.

Mais le fâcheux de tous ces plaisirs d'été comme d'été, c'est qu'ils coûtent très-cher; — et les cartes de restaurant surtout nécessitent pour l'étudiant la ressource de la carotte, dont vous trouverez la monographie dans le chapitre suivant si vous voulez bien prendre la peine de le lire.

(La suite en prochain numéro.)

J'ai servi, je sers et servirai toujours une cause sacrée, celle de la justice et de l'humanité.

Je m'estime heureux de pouvoir prouver au gouvernement orienté, que j'aime parce qu'il est juste et généreux, qu'en me retirant de la légion, je n'ai pas eu la lâche pensée d'abandonner la cause de l'indépendance, de l'honneur et de l'humanité.

À dater d'aujourd'hui, 28 septembre, je donnerai chez moi, rue du Premier Mai, 40, de midi à deux heures, des consultations gratuites à tous les braves sans distinction de patrie, qui combattent pour l'existence de ce gouvernement, je leur fournirai les médicaments à mes frais.

Le gouvernement est prié de vouloir accepter ce faible témoignage de ma sympathie.

GELAS.

Un des chefs de service médical de l'Hôpital français

NOTA. Comme les familles argentines, réfugiées ont, plus que personne, droit à ma sympathie, elles pourront me laisser leur adresse, je les visiterai à domicile et je leur ferai fournir gratuitement les médicaments nécessaires par mon pharmacien, M. Pycatori, rue de las Piedras.

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 30 septembre.

Barcelone en 84 jours, brick espagnol Amnistic, à Vilardebó.

Nice, en 84 jours, brick sarde Notre Dame de Grâce, à ordre.

Hambourg, goelette hollandaise Allersma, à J. Klic et comp., avec charbon et genièvre.

Bahia, en 22 jours, barque française Jourille, à ordre, avec 150 sacs maïs, 50 id riz, 202 id. farine de manioc, 150,000 morceaux de bois, 22 fardeaux tabac, 33,000 cigares, 20 boques cassonade, 20 pipes cagne, 1 id. cognac.

Brick sarde Pampero, de Janeiro.

En vue une fregate française.

Une goelette de Maldonado avec bestiaux.

NAVIRES PRETS A PARTIR.

Buenos-Ayres, brick bremois, Ocean.

Buenos-Ayres, Teniente Penon.

Parnagus, barque française Alfred.

Buenos-Ayres, brick français Roger Bontemps.

Valparaiso, vapeur anglaise Cormorant.

Buenos Ayres, barque sarde Amistad.

Ste Catherine, polacre sarde Siempre Viva.

Valparaiso, brick anglais Conutops.

Id. brick américain Aretunes.

Gènes, polacre sarde Concepcion.

Rio Grande, polacre autrichienac.

Santander, brick espagnol Churruc.

Porto du Brésil, brick esp. Indio Oriental.

Valparaiso, barque anglaise Argentina.

AVIS DIVERS

AVIS.

M. V. Bruland, medecin, approuve par la Junta d'hygiene publique, a l'honneur d'informer le public qu'il a fixe son domicile rue del Rincon, maison Martin Cazenave.

AVIS

On prie le Français qui a recueilli un oiseau canari sans queue, de vouloir bien le faire reconnaître chez M. Himonet, où il recevra une récompense s'il le desire ou un autre canari jeune.

AVISO

Al público que se ha vendido la fonda situada en la calle de Misiones, de la propiedad de los señores D. Tomas Dorigo y D. Pablo Pero, los señores que tengan cuentas contra dicha casa, ocurrirá dentro de seis dias, otevidio, septiembre 30 de 1843.

AVIS.

M Joseph Raymond, autorisé spécialement par S. E. M. le général d'armes à former un bataillon d'infanterie de ligne, invite tous les étrangers de toutes nations, qui n'appartiennent à aucun corps défendant actuellement cette place et qui veulent servir volontairement, de vouloir bien se présenter chez lui, près du café de l'Immortel, où il leur sera donnée connaissance des conditions avantageuses et prerogatives dont ils jouiront.

RAYMOND.

AVIS.

On désire trouver à louer une grande maison soit à un rez de chaussée, soit à étage, offrant pour le paiement toutes les garanties possibles. Les personnes qui en auraient, sont priées de s'adresser au college frangais de Mmes Guyot, rue Washington n. 82, ancienne rue San-Diego.

AVIS AU PUBLIC.

L'individu auquel nous avons appliqué la qualification de CAVALLERO DE INDUSTRIA, n'est pas FRANÇAIS. Nous nous sommes servi de sa langue maternelle, afin qu'il comprit mieux notre pensée.

AVIS.

On demande une bonne cuisinière. S'adresser à la pharmacie de la place.

AVIS AU COMMERCE.

Par suite du départ pour la France de M. H. Escher, la liquidation de la maison Aymes freres, arrivée au terme de sa société, sera faite par M. Arsene Isabelle ex-chancelier du consulat general de France, qui a été muni de tous pouvoirs à cet effet.

AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur familles, sur le sort des nommés François Souhau, marin, natif de Marseille, qui se trouvait en 1819, 20 et 21 chez Jesu Marie sur le môle.

Et Etienne Boighetta, natif de Marseille âgé de 23 à 24 ans.

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au bureau du "Patriote" où des communications importantes sont déposées pour les intéressés.

POUR MARSEILLE.

Le 10 octobre prochain partira par contrat, pour cette destination la neuve goelette française Ans, elle peut prendre encore quelques tonnes de fret et des passagers. Les personnes qui veulent profiter de cette occasion peuvent s'adresser à M. Laroche Lucas et Ca, rue du cerrito No. 44.

AVIS.

Le capitaine du brick français Roger Bontemps venant du Havre, prévient les personnes qui ont des marchandises à bord de ce navire, de vouloir bien les retirer dans le délai de six jours parce qu'il doit aller à Buenos-Ayres.

AVIS.

Dimanche prochain, 1er octobre 1843.

Bal dans la salle de Martin Cazenave, au bénéfice de MM. Brunel, Felix et David, qui ne négligeront rien pour que les amateurs soient satisfaits.

L'orchestre sera composé comme par le passé et il exécutera des quadrilles, valse et galops nouvellement arrivés de France.

Le bal aura lieu tous les dimanches et jours de fête depuis 2 heures de l'après midi jusqu'à huit heures du soir.

Prix d'entrée 12 centains.

Le directeur de la salle
BRUNEL.

AVIS IMPORTANT.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai n. 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Tabouada. Histoire de Napoleon avec portraits, plans de bataille etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géodesie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'arpentage, le nivellement, la Géographie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Oeuvres complètes de Mirabeau. Histoire de la révolution française par Thiers. Cartes géographiques séparées. Matemáticas. Gramática de Chantreau.

AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, inséré dans le No. 1110 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond:

1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de los profugos à arrêté le paiement de ce loyer.

3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin: il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1er juillet 1843: le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donné à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

AVIS.

Les personnes qui désirent apprendre à danser, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbinnet.

A LOUER.

Une chambre pour homme seul, dans une maison occupée par une famille décente, et située au centre de la ville, dans la rue principale, avec ou sans meubles. On donnera tous les renseignements au bureau du Patriote Français.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.